

VIEIRA, UN PRÉDICATEUR BRÉSILIEN.

YVONNE GRUBENMANN-DE ATHAYDE

Professeur au "Colégio de Pedro II". Rio de Janeiro.
Lectrice à l'Université de Nantes et à l'Université de Zurich.

"L'Évangile est pour lui comme le "second corps" du Christ, et cette croyance, maintes fois affirmée, explique qu'il ait voulu lui-même user d'une parole aussi dense et aussi substantielle que possible".

Jacques Vier

Histoire de la Littérature française

Jacques-Bénigne Bossuet, p. 439.

"Vieira pour qui le sermon fut toujours un véritable combat voulait avec passion que les paroles prononcées dans la chaire fussent efficaces. Pour cela une condition lui semblait indispensable: être compris".

Raymon Cantel

Les Sermons de Vieira, 1959, p. 37.

Pourquoi considérons-nous le Père Antônio Vieira comme Brésilien s'il naît au Portugal? Parce qu'il ne laisse pas d'être aussi de chez nous pour tout ce qu'il a accompli au Brésil, pour tout ce qu'il a écrit et souffert dans la défense d'une cause si noble, si élevée, telle que la liberté des indigènes.

Père Antônio Vieira, à qui nous consacrons ces quelques lignes sans prétention, est un privilégié de la parole, prédicateur ardent, missionnaire inlassable, protestataire intrépide contre les erreurs de ses contemporains. La répercussion de son verbe apostolique est vaste et profonde. Ceux qui affluent vers les cathédrales pour l'écouter, soit au Brésil, soit au Portugal ou en Italie, ne sont pas seulement de coreligionnaires, certes, mais aussi des incroyants, des hésitants, des sceptiques qui constituent la grande famille des égarés, des assoiffés de la vérité consolatrice et vivifiante.

Peut-être la rhétorique dans la chaire paraîtra-t-elle aux laïcs un genre inférieur, relativement simple et facile? Comme si, à cet effet,

ne fussent exigées les vocations les plus rares ou les valeurs les plus complexes! Outre la part apologétique d'une énorme somme de connaissances: théologiques, scientifiques, historiques, littéraires, et j'en passe, l'autre, plus rare, innée, que l'on perfectionne, certes, mais que l'on n'acquiert point: la voix, le geste, le regard, l'expression. Et quelle lourde responsabilité que celle d'appeler à la foi, ou celle de ne rien sacrifier soit à la philosophie, soit à sa propre croyance! Parler de dogmes anciens dans un langage nouveau sans les altérer, toucher en même temps et le coeur d'un être heureux et celui d'un malheureux, convaincre soit l'athée soit le superstitieux ou le matérialiste, voire le philosophe ou l'ignorant! La tâche est dure et complexe.

Cette difficulté n'expliquera-t-elle pas l'insuccès de tant de prédicateurs? Peut-être oublient-ils que ni les tournures d'un style, ni la richesse de vocabulaire, ni la subtilité des arguments métaphysiques ou des forces psychologiques, si exactes soient-elles, ne sont les éléments les plus capables d'attirer leurs auditeurs? Mais surtout la chaleur d'une conviction, le ton de sincérité, ce "je ne sais quoi" d'indéfinissable que nous devinons à travers les paroles de quiconque n'a pas appris par coeur, pour ensuite répéter quelques paroles écrites sur un bout de papier...

Cette griffe indispensable, personnelle, qui prête aux vieux arguments une beauté nouvelle et qui actualise chaque thèse en la mettant à la portée de son auditoire (cette originalité, fille du sentiment et de la raison, qui reçoit de l'esprit une certaine directive pour que du coeur jaillisse la flamme irrésistible), cette originalité, disons-le, Père Antônio Vieira devait la posséder à un degré très élevé dans ses prêches les plus simples sur l'Évangile. On oserait dire qu'il monologue ou qu'il semble plutôt exposer dans un ton oratoire sa propre pensée. Chez lui, tout a l'air de bien s'accommoder à une vérité directe. Il importe surtout de conquérir l'auditoire et de l'entraîner ensuite à admettre d'impitoyables considérations. Chaque mot de Vieira se montre calculé pour produire son effet et est acheminé à la péroraison comme dans une démonstration scientifique qui lui permet d'aborder le sermon proprement dit. La conduite générale de son sermon se présente souple grâce à son art de prédicateur. L'analyse de tous ses sermons révèle des effets conscients d'éloquence et tout cela devait contribuer à rehausser l'éclat de sa parole, qui semble respirer la force convaincante de son raisonnement.

Pour Père Antônio Vieira, prêcher "c'est entrer en conflit avec les vices". Et fidèle à ce principe, sa position reste celle d'un moraliste sévère, voire redoutable, en toutes circonstances.

En général, Vieira émerveille tous ses auditeurs. Un de ses exégètes, le Père Carel, avec une grande acuité d'esprit, nous le dit:

“Après Saint Chrysostome et Bossuet, Vieira est peut-être le prédicateur dont le style garde le mieux le reflet de la pensée biblique. Il exagère en coups osés et imprévus, dans ses descriptions aux vives couleurs; les personnages de l'Orient s'y enchâssent avec naturel et produisent des effets simples et grandioses à la fois. C'est à l'Ecole de l'Esprit-Saint qu'il apprend l'extraordinaire science des Saintes Ecritures. Il y trouve tout. Il y puise ses idées: il rattache la règle de conduite des chrétiens, au manuel de la perfection évangélique et la loi pour les Etats, il la découvre dans les exigences révélées de la volonté du Seigneur”.

L'éloquence ancienne, aux figures destinées à produire grand effet, aucun autre prédicateur de langue portugaise ne l'aurait peut-être employée avec une si étonnante vigueur ou pareille audace, à l'instar de Vieira. Ses sermons, parmi lesquels plusieurs proférés en de circonstances exceptionnelles de danger pour sa patrie (parfois sous la menace de représailles individuelles), témoignent de ses extraordinaires ressources oratoires et d'un certain pouvoir de communication aussi bien que des réflexions ordonnées de sa pensée doctrinaire, comme nous le dit l'écrivain Eugénio Gomes, dans son étude *Vieira*.

L'écrivain Lúcio de Azevedo nous trace les coordonnées de l'action prédominante chez ce Jésuite: le religieux, le politicien et le missionnaire.

Il devient difficile de séparer chez lui le religieux du politicien ou celui-ci du missionnaire. Ce missionnaire qui a toujours considéré le Brésil comme sa patrie, qui s'identifie avec la population du pays, surtout par cet accent acquis dans sa patrie d'adoption en trente ans d'absence du Portugal.

D'un esprit indépendant et large sur tous les sujets, Vieira se soumet, malgré tout, aux règles étroites d'une congrégation rigide où il figure comme un vrai Brésilien parmi ses frères étrangers! On peut lui attribuer des défauts. Qui n'en n'a pas? Mais Vieira, maître d'un riche vocabulaire, étale dans ses lettres une étonnante simplicité: tantôt savant, tantôt simple et original; le sceau de son bel esprit marque toute son oeuvre d'une certaine empreinte très personnelle.

Père Antônio Vieira naît à Lisbonne, en 1608. A l'âge de sept ans il part pour le Brésil où il étudie chez les Jésuites à Bahia, au nord-est du pays; plus tard il professe dans cette même Compagnie de Jésus. Il y devient ensuite professeur de rhétorique et de théologie.

Devenu très tôt maître parfait de sa langue, il connaîtra de bonne heure les triomphes de ses prédications. Parmi ces triomphes ceux qu'il remporte à l'occasion du "Sermon de grâce pour le bon succès des armes portugaises contre les Hollandais", qui, à l'aube de l'année 1638, prirent d'assaut la ville de Salvador, à Bahia.

A l'âge de trente-neuf ans, Vieira retourne au Portugal pour saluer au nom du Brésil, Jean IV, le nouveau roi. Nommé prédicateur à la Cour, d'importantes missions diplomatiques à l'étranger lui sont alors confiées. En 1652 il abandonne la Cour portugaise et rentre au Brésil afin de poursuivre son oeuvre de missionnaire, "tout en collant l'oreille à la bouche du barbare"... dit-il. Il lui échoit en particulier, et aux Jésuites en général, avec leur littérature de catéchèse, de marquer la formation spirituelle du Brésil, tout en y répétant la leçon de l'humanisme européen.

Dans l'Etat de Maranhão, au nord-est du Brésil, Vieira prêche un remarquable sermon contre l'esclavage des indigènes.

"Dans notre Evangile, dit-il, le démon offre tous les royaumes du monde pour obtenir une seule âme; au Maranhão autant de bourses que pour les acheter toutes... il suffit de faire signe au Diable avec deux sauvages; d'un coup, le voilà vénéré à deux genoux"...

Ces paroles causent une profonde impression. Grâce au Père Vieira, beaucoup d'esclaves sont affranchis au Brésil.

"Parmi toutes les utopies enfantées par le cerveau des hommes qui aspirent à une vie meilleure ici-bas, celle de Vieira est une des plus généreuses et des plus universelles qui soient" dit encore Raymond Cantel, *op. cit.*, p. 246.

Une fois de plus, notre prédicateur retourne au Portugal. Avec une grande habileté, Vieira réussit à faire signer par le roi la loi de "1655" qui facilitera son oeuvre de protection des indigènes.

Toujours est-il que dans le grand nord du Brésil, dans l'Etat de Ceará ainsi que dans celui du Maranhão, les missions jésuites prospèrent. Mais un Jésuite de mauvaise foi rend publiques quelques lettres de Vieira dans lesquelles il critique les misères morales de la Colonie. Or, le peuple, cet éternel insatisfait, et par instigation des ennemis des Jésuites, déclanche une véritable rébellion pendant laquelle le couvent des Jésuites est pris d'assaut et incendié. Se trou-

vant à Belem, dans le nord du Brésil, Vieira n'y peut rien opposer. Renvoyé du pays, Vieira reprend une fois de plus le chemin du Portugal où, dénoncé par l'Inquisition, il est mis en prison. Défense de prêcher: voilà le résultat du long procès qu'il endure. En 1669, de retour à Lisbonne, il reprend ses fonctions de prédicateur de la Chapelle Royale. Envoyé à Rome, il y séjournera pendant quelque temps. Marie Christine de Suède le choisit comme son confesseur. N'a-t-il pas été reçu avec mépris et avec une certaine jalousie lors de ce voyage au Portugal...?

Se préservant par l'esprit et gardant les autres par son à propos, le Père Vieira, dans ses "Sermons", se révèle un prêtre du Dieu Vivant: l'esprit fait homme. Un homme de souffrance, un fils consacré de l'Eglise, un ecclésiastique du Brésil; ce séminariste à Bahia, qui, pendant tout le règne de Jean IV en devient une sorte de Riche-lieu, et se fait, pour le dauphin Théodose, un Mentor, à l'instar de Fénelon.

Le Père Antônio Vieira meurt le 18 juillet 1697 dans la quatre-vingt-neuvième année de son âge. Il a, de la sorte, assisté à la Guerre de 30 Ans, pris part aux Invasions Hollandaises à Bahia et à Pernambouc et connu les prisons du Saint-Office, de 1665 à 1667.

Certes, Vieira ne se garde pas suffisamment de mêler à ses sermons des renseignements sur les faits courants et d'y insérer quelques diatribes contre la politique.

"Il convient d'ajouter aux "sujets" d'actualité, vivants et immédiats, que fournissait le climat même de l'époque et qui constituent le cadre de ces récits, ceux qu'imposait une certaine tradition, vivants parce qu'éternels, et, pour certains, d'une dramatique actualité":

pour parler comme Pierre Jourda dans la Préface des *Oeuvres Complètes de Rabelais*, p. XXII. On dirait que ces paroles furent écrites à propos de notre prédicateur. Mais de son temps, le seul fait de préférer la liberté de pensée, suffit pour accuser quelqu'un d'être le plus fervent défenseur des Juifs ou le plus enragé protecteur des indigènes, esclaves au Brésil. Lui, membre de la Compagnie de Jésus, on l'accuse de tout. Ainsi, un beau jour, Vieira apprend-il son arrestation.

Cependant, tel un nouveau Saint Jean Baptiste, Vieira ne cesse jamais d'user et de la vérité et de la loyauté dans ses sermons. Certes, ce n'est pas son titre de Jésuite qui le sauve des flammes de l'Inquisition, mais bien Pierre II du Portugal, qui reconnaît en lui un prêtre sincère et humain.

L'écrivain brésilien Ivan Lins, dans son admirable étude *Aspectos do Padre Antônio Vieira*, nous montre le côté humain de ce grand Jésuite:

"Vieira cherche à aller contre les erreurs et contre les violences de l'Inquisition, dit-il, et s'insurge contre l'esclavage des nègres africains, protège les indigènes contre le gain illicite des colons et devance les idées philosophiques de son temps. Des rancunes et des haines se font sentir jusqu'à nos jours contre lui, en empêchant ainsi son nom de grandir dans l'admiration des nouvelles générations. C'est pourtant un culte auquel il a bon droit".

J'ai visité en l'hiver 1948 sa cellule, dans la vieille et fameuse cathédrale de Salvador, à Bahia. A qui considère le portrait de ce vieillard à la barbe et aux cheveux blancs, à la tête penchée un peu de côté, il donne l'impression d'avoir cet air d'interroger les gens, les choses, la terre, le ciel. Son portrait montre un homme de petite stature aux yeux vifs; son regard pénétrant me la fait comparer à Zachée de l'Evangile, qui, perdu dans la foule, grimpe sur un arbre pour voir passer Jésus...

D'un esprit humain dans le sens le plus noble du terme, l'un des plus grands mérites de Vieira est celui d'avoir contribué par son oeuvre de missionnaire à répandre à travers le Brésil, ce continent, le goût d'être utile à l'humanité.

Surgissant de la poussière impalpable des siècles, attachée à ses paroles, Vieira laisse des traces lumineuses, saisissables, pour tous ceux qui le lisent. De sa pensée, il suffit d'un rayon de soleil pour la faire briller comme sous l'effet signalé par Thydall...

Aucun penseur ne sait comme Vieira, ou mieux que lui, dire de grandes vérités avec des mots si simples:

"Autant le "oui" est mesquin dans le mensonge, autant le "non" est honoré dans la vérité". Ou bien: "Certes, le point essentiel de la sagesse ce n'est pas le savoir, mais savoir passer sous silence ce que l'on sait"...

Où sont-elles les marques d'imprégnation brésilienne dans l'oeuvre de ce Jésuite? Ses lettres en sont la preuve. Il y discute les plus difficiles problèmes du Nouveau-Monde, dont le progrès moral trouve en lui un des plus grands défenseurs.

Agé, Vieira conseille à ses frères novices d'apprendre la façon de parler des Brésiliens:

“car la langue native portugaise n'est pas plus généralisée entre nous que la langue “brasilique”.

A Rome, en recevant l'ordre de prêcher en italien, dans une lettre à Rodrigo de Menezes, Vieira ouvre son coeur en écrivant ces lignes:

“Je connais la langue du Brésil et celle du Portugal et quel malheur, que, tout en pouvant servir ma patrie à l'aide d'une de ces deux langues, je doive étudier, à mon âge, une langue étrangère pour servir sans plaisir à des goûts aussi étrangers”...

Surnomé “le Judas du Brésil”, n'est-il pas jugé hérétique par les Portugais, pour le seul fait de vouloir rétablir les Synagogues au Royaume? Lúcio de Azevedo, va plus loin. Il affirme que notre Jésuite est l'homme le plus haï dans le Portugal de son temps.

Et Eduardo Perriê, l'écrivain argentin, dans *La Littérature Brésilienne du temps Colonial*, publiée à Buenos Aires, en 1885, de dire:

“Exclure le Père Vieira du catalogue des écrivains brésiliens, c'est voler au Brésil une de ses plus splendides gloires du 17^e siècle”.

Ses *Sermons* et ses *Lettres* sont des monuments de notre meilleure prose. Chez Vieira, on peut critiquer quelques affectations de style certes, mais il cherche à réagir contre la préciosité. Aujourd'hui on accuse Vieira du triomphe du verbalisme, d'une terminologie très riche, d'un style difficile, de longues et d'interminables phrases empanachées et enrubannées. Songeons à sa théorie de l'éloquence qui repose sur quatre éléments essentiels: vie, science, matière et style.

Son accent brésilien, remarqué des Portugais, est encore un signe incontestable de son imprégnation du Brésil, sa patrie d'adoption où il retourne en 1681, car cette patrie l'attire toujours. C'est là où il a tant travaillé, tant produit, tant souffert... là où il restera désormais jusqu'à sa mort.

Nous pouvons donc revendiquer Vieira comme étant un écrivain du Brésil. Son oeuvre comprend vingt six volumes, deux cents sermons, plus de cinq cents lettres et plusieurs études politiques et littéraires.

Ce n'est pas l'extase d'une imagination rêveuse, et non plus la cécité patriotique qui fausse tout, pour convaincre autrui. Nous avons

la conviction que Vieira, avec son style fulgurant, où chaque mot équivaut à une pièce d'or de son talent et de son immense trésor intellectuel, a contribué d'une façon puissante à la grandeur de la littérature du Brésil.